

Esthétique du poème minuscule
Approche d'un genre bref dans la poésie contemporaine

Notes de travail

Par Stéphane Bataillon
www.stephanebataillon.com

« *La poésie est une métaphysique instantanée* »
Gaston Bachelard – Instant poétique et instant métaphysique

*L'encre peut constituer les formes des montagnes et des rivières,
le pinceau peut modeler leur puissance* »
Shi Tao, L'unique trait de pinceau

Sujet d'étude : Le poème minuscule serait une forme poétique brève, qui, loin des jeux rimés ou de la poésie expérimentale, tirerait partie de la force et du mouvement procuré par une économie de mots et d'espace, aux limites du dire, au plus proche de l'instant.

La poésie monade serait une poésie qui choisit le peu, le simple, le dépouillé pour chanter et sublimer le monde et les hommes, pour mettre au jour leur caractère sacré, un absolu en nous et en ce qui nous entoure que la poésie permet d'approcher. Elle le fait par le choix d'une forme, brève, et l'usage de mots et de sujets du quotidien. Une poésie des gouttes d'eau (Maurice Fombeure).

Des haïkus japonais aux quanta de Guillevic, du monostiche d'Apollinaire aux feuillets de René Char, ce mémoire a pour but de poser l'hypothèse d'un regroupement poétique nouveau, de rassembler et d'analyser des exemples nombreux pour offrir une dénomination, une reconnaissance à cette forme de poésie particulière, populaire à défaut d'être étudiée : la poésie minuscule.

Alliance d'un souci d'élucidation du langage, de l'expression d'un univers imaginaire propre et d'une forme particulière, non fixe mais limitée.

Tenter la création d'un nouveau vocable pour désigner un genre poétique, non pour fermer mais pour en faciliter l'accès au plus grand nombre. Pour réunir les forces de ces poèmes, pour qu'ils portent plus loin. C'est l'ambition de ce mémoire qui voudrait distinguer le poème minuscule au sein d'autres formes poétiques brèves ; comprendre les problèmes posés pour en obtenir sa reconnaissance ; explorer cette forme en dévisageant les caractéristiques du poème minuscule et les motivations des poètes qui l'emploie ; questionner la diffusion et la transmission orale et écrite de cette forme. Sa relation avec différents publics ; aboutir, enfin, à une définition à la fois claire et ouverte de ce genre, pour proposer une première anthologie du poème minuscule.

Hors courant, hors genre, hors frontières, le poème minuscule n'a pas de programme ou de projet commun à défendre, ce qui rend cette forme difficile à définir et à étudier.

Comment valoriser le peu, le moins, la rareté posée dans espace vide à investir (blanc de la page ou silences) afin de transmettre une parole authentique et ramenée à l'essentiel, un travail de réduction de soi qui, reçu par l'autre, n'est pas un point d'aboutissement mais un point de départ.

Une poésie aux limites du dire qui acquiert, au delà des mots, un mouvement grâce à ce vide gagné. Une poésie brève non pas comme servante de la philosophie, mais sublimation des idées grâce à l'élucidation du langage.

Origine de ce projet :

- Une pratique poétique personnelle : plaisir de la concision, de la densification extrême du propos et en même temps, risque de se retrouver si près du silence que l'on ne peut plus rien dire.
- Prise de conscience de l'absence d'un vocable satisfaisant pour désigner cette forme brève de

poésie, pour plusieurs raisons : faiblesse des « fragments » en rime et vers réguliers du XIV^{ème} au XIX^{ème} siècle (poésie de circonstance) et, au XX^{ème} siècle (années 60-70), une poésie expérimentale et souvent fermée, appuyée sur la philosophie et utilisée comme instrument de pouvoir, n'ayant pas rencontré suffisamment de critique pour être stimulé et continué : la poésie minimaliste.

- Une certitude et une envie. Certitude de la modernité de cette forme brève, qui, par son existence, modifie le rapport entre le lecteur et le texte, offre de nouvelles pistes, de nouvelles manières d'exprimer l'émotion. Certitude qu'elle est un trésor dissimulé par la modestie de l'espace pris. Envie de révéler cette source fine aux autres.

LE RÊVE DU MÉMOIRE :

INTRODUCTION : Esthétique, du, poème, minuscule : les termes en jeu

Préciser le projet en justifiant les termes choisis pour intituler ce projet. Pourquoi esthétique et non définition, pourquoi « du » et pas « des », pourquoi poème et non littérature (le conte, la nouvelle, Monterosso), pourquoi « monade » et non « bref » ou « court » ? Charge et pertinence de chacun de ces mots.

PARTIE 1 : Émergence d'une forme minuscule

Chapitre 1. Désir de minuscule

Peu de poètes se cantonnent exclusivement à la forme monade. Deux expériences réduisant les poèmes pour faire ressortir l'attrance de la réduction et de la forme minuscule :

- Anthologie du vers unique, Georges Schehadé, Ramsay, 1977 : un ouvrage ne sélectionnant que le vers préféré de chaque poète.
- Haïkisation des poèmes de Stéphane Mallarmé par Raymond Queneau (*La redondance chez phane armé*. Dans *Oulipo, la littérature potentielle*, Gallimard, « idées », 1973)

Chapitre 2. De la poésie fugitive au poème minuscule : États des lieux des genres et des formes poétiques simples

A. Panorama des genres et des formes connues de poésie fugitive

Parmi les formes brèves de littératures, étudiés notamment par Alain Montandon :

Regroupés sous le nom de poésie fugitive :

- Madrigaux,
- épigrammes
- épitaphes
- énigmes
- étrennes
- inscriptions
- comptines
- Slogans
- formes :
 - Monostiches : Les soixante-seize monostiches de Pierre Sylvain Maréchal (« vers isolés »)
 - triolet
 - villanelle
 - rondeau.
 - Haïkus, fragments de Haïkai (lui même dérivé du tanka et du renga)

(anthologie de la poésie populaire de Claude Roy)

- Exploration poétique de ces formes par Michel Deguy, *Où dire*, ed. Gallimard

B. L'Aphorisme poétique : à la limite du genre

Aphorismes et parole aphoristique (Char, Jabes, Malcom de Chazal..) : « Ne cultivent l'aphorisme que ceux qui ont connus la peur au milieu des mots, cette peur de crouler avec tous les mots » écrivait Cioran dans *Syllogisme de l'amertume*.

L'aphorisme est celui qui se rapproche le plus de notre sujet. Genre spéculaire

L'aphorisme est selon Barthes un fragment toléré, car il est « un petit continu tout plein, l'affirmation théâtrale que le vide est horrible » (*Littérature et discontinu*, in Œuvres complètes). « L'aphorisme est fermé et borné : l'horizontal de tout horizon » (Blanchot, *L'Entretien infini*).

Différent de la maxime, qui, par l'observation recherche le vrai (cf les Moralistes) « l'aphorisme ne coïncide jamais avec la vérité ; il est une demi-vérité ou une vérité et demie » (Karl Kraus). > Introspection et réfléchissement (cf Universalis)

C. Xxème siècle : Le fragment, esthétique jumelle

Barthes, Blanchot, Maulpoix, Deguy : esthétique du fragment en poésie.

Esthétique du fragment d'E. Schlegel : « La totalité est une marée de force en combat dans laquelle les morceaux de beauté se désintègrent »

> Une beauté extirpée, à la fois fragilisée, perdant la protection des autres mots, mais en même temps sacralisée par le vide, parole sublimée.

Question du point de départ : le fragment, extrait substantiel face au minuscule, fine couche de peau, tension superficielle pour retenir le mot sujet, > l'imposition du minuscule vient avant l'écriture, est écriture finalisée après une pensée mûrie, un travail déjà effectué, contrairement au fragment, ébauche ou, en aval, extrait. Rien à ajouter ni à enlever dans le minuscule, il impose son individualité.

Le fragment est extrait, extrait vital. Extrait de matière brute, copeaux de pensée spontanée (en amont du poème à venir) ou extrait du cœur du poème, matière polie, travaillée, quintessence rendant tout autre discours inutile. D'où la force d'aphorismes représentant l'aboutissement d'un cheminement. (en aval du poème). Ainsi, le fragment est économie de notre temps. Il ne nous laisse, ne nous offre que le plus intense ou le plus spontané d'une pensée, d'une l'écriture. Il est en ce sens passionnant. Comme le minuscule, le fragment permet de réduire. Non pas l'espace pris, mais le temps pris. Il augmente, non pas l'espace libre, mais notre propre vitesse.

D. Terminologie du minuscule : un mot unique, pour concentrer encore.

Au sein de ces formes, certaines dénominations désignent plus particulièrement notre sujet d'étude : Fragments (Jaccottet, Ponge), quanta (Guillevic), haïku (lui même fragment d'un poème plus long, le tanka), bribes (Rimbaud), éclats (André Frénaud- Eclats et fumées par la campagne- Nul ne s'égaré p 102), « goutte de poésie » de Pierre Albert-Birot, « l'oignon » de Norge, les vers aphoristiques (Char) , les Pop's (Kerouac)

Chapitre 3. Le problème de valorisation des formes brèves

- Dans les termes employés pour la désigner.

Suffixes -olet, -lette (formulette, piécettes chez Rimbaud) terme « fugitive » (qui fuit, qui ne reste pas), Péjorativité des termes employés, (petite pièces, bouts-rimés dans le *Furetière*) amoindrissement des noms empêchant une reconnaissance, un établissement.

- Dans son propos.

Rapport au vers rimé qui, allié à la forme brève, impose le trait d'esprit, le jeu de mot et souvent , Un certain cabotinage (contexte social à prendre en compte, au XVIème siècle, poèmes de cour (Clément Marot) poésie galante, de salon, de circonstance.

*Le vers le plus obscur d'un auteur sérieux
A plus de vrai mérite et vaut plus à nos yeux*

*Que l'inutile amas de légères paroles
Qui forme le tissu de ces œuvres frivoles
Qui sans rien peindre au cœur cherche à nous éblouir,
Qu'on dit vers fugitifs parce qu'ils sont à fuir.*

Alfred de Vigny, Épitre au comte de Moncorps, 1816

- De par le peu d'espace pris. Difficulté de valoriser cette forme, noyée parmi les autres formes brèves et souvent humoristique : épigrammes, fables express, comptines, poésie fugitive... (Cf préface Alain Rey sur les proverbes) comme si la brièveté de la forme mesurait aussi la valeur de la parole transmise (// Hugo) : Peu de mots = peu de valeurs. Une tendance qui s'inverse selon les critères actuel du beau (art pictural et architecture, de la représentation de la femme de Rubens aux mannequins filiformes) > Aspect extrêmement contemporain de cette forme.

- De par son mode de conservation. Moins que les longs poèmes, rarement en recueil autre que des plaquettes, (Ex : Relier de Guillevic) ou besoin de travestir la forme en joignant sous un même titre plusieurs minuscules. (cf : partie 2)

PARTIE 2 : Le poète minuscule et son poème

>> Quand le poème commence et cesse t-il d'être minuscule ? En quoi ces limites ne sont elles pas des contraintes théorique mais le moyen d'une expression et d'une transmission autre pour le poète qui, paradoxalement, ne rentrerait pas, ne se tiendrait pas dans un espace plus grand ?

Définir sans l'enfermer le rythme du minuscule.

Chapitre 1. Motivations du poème minuscule : le choix du poète

Problème du choix du genre poétique bref par rapport à la prose comme outil de transmission d'un message (politique, satirique, pédagogique : épigramme comptines) pour l'embaumer : hypocrisie de la démarche, détournement du souffle poétique vers un but utilitaire.

Une fois rejetée le choix d'une forme brève comme moule, qui revient à une absence de prise de position sur cette forme; analyse des raisons qui justifient pour les poètes le choix du minuscule.

Motivations éclairées, recoupées avec d'autres réflexions d'artistes et de théoriciens sur cette notion de « durée ». (cf Bachelard, Instant poétique et instant métaphysique : le poème minuscule serait l'essence pure de cet instant vertical.). (cf Annexe 2 : Art poétique minuscule). Pour le poète, ce choix ne se fait pas par hasard mais par contrainte heureuse, non par l'extérieur, mais par l'intérieur. Imposée par la densité de son propos. Une prise de risque, de non-reconnaissance, un handicap-force.

L'empreinte du minuscule

«Un poète doit laisser des traces de son passage, non des preuves. Seules les traces font rêver», écrivait René Char. Ces traces, lorsqu'elles sont en nombre limitées, au coeur du poème minuscule, sont d'autant plus fortes qu'elles constituent l'empreinte du poète : son signe irréductible.

Dans le minuscule, ce signe est réduit, condensé en un mot déterminant. *Galet* pour Ponge, *Etang* pour Guillevic par exemple. Ils acquiert le sens particulier, inédit, que le poète leur donne. Des mots à la fois enrichis, revigorés par le poète mais tellement accaparés par celui-ci, tellement portés au rang de signature, qu'il est ensuite difficile à quiconque de les utiliser sans que le lecteur y voit, au mieux, une référence appuyée.

L'empreinte est unique, elle ne peut s'emprunter. Et si le discours du poète minuscule tend à être si dense, à vouloir marquer de manière si durable la feuille par son poème, c'est peut être non seulement pour chasser tout les mots inutiles, qui ne l'identifieraient pas, mais aussi pour éviter que l'on ne puisse lui emprunter, lui voler son monde. Comme si la combinaison, la musique, le rythme choisi pour agencer les mots appartenant à tous n'appartenait qu'à lui.

Chapitre 2. Forces en actions du poème minuscule

Pour le poète, le choix de ce genre, en amont ou en aval, est lié à l'existence de quatre forces à l'œuvre :

- Force de l'idée transmise, racontée dans une unité narrative, exploite de raconter une aventure en peu de mot. Principal critère de définition de ce genre par rapport aux autres. Expression du plus précieux du poète.

- Force du mot choisi (importance donnée à l'unité de langage qu'est le mot autour duquel tourne tout le poème, comme une garde rapprochée, non pas une communauté de mots mais un mot-souverain) : travail d'élucidation du langage. > C'est le mot-noyau (cf Partie 3) le « kigo » pour reprendre la caractéristique du haïku, ce mot-saison qui permet d'identifier, de se raccrocher à l'élément pour mieux en découvrir ses nouvelles ramifications.

Le poème minuscule n'est pas le temps de la description, de la démonstration. L'élément n'est là que pour protéger, légitimer et témoigner du ralliement au mot-noyau.

- Force de la forme physique du poème, de l'espace-monde créé grâce à la brièveté dans la page, dans le langage. Le minuscule porte en son cœur deux mouvements, au delà même de son propos : le mouvement du poète qui, de l'inspiration et de son émotion initiale, a opéré ce travail de condensation, de réduction (cf : Manuscrit de Guillevic) ; le mouvement de l'hôte qui en déployant le poème en lui, convoque, face à ce poème étranger, les éléments en lui (eau de la fleur de rocher) dans le but de se créer un nouvel instant, un instant sur l'instant, nouveau fragment d'imaginaire (émotion, image...)

- Force de la relation qui s'établit entre le poème et son lecteur, message impulsant d'autres pensées, d'autres créations. Paradoxe entre la brièveté, la légèreté, une sorte de frôlement, ne prenant ni temps ni place de ces poèmes et la force dans les mots et le sens, de ce qu'ils tendent à transmettre, véritable « essence » de pensée, lentement distillée.

Le poème minuscule est un lieu d'investissement et d'impulsion de l'autre, du lecteur, du poète avant et après l'acte d'écriture. Il est, avant d'être le témoin d'une pensée livrée brute, d'une essence de parole, promesse d'un mouvement, garantie qu'il existe au moins un chemin à prendre, celui qu'il suppose, pour qu'il suppose, pour qu'il soit possible. Un débouché, un horizon non pas à découvrir, déjà cartographié, mais à inventer par cette résonance entre le poème et son hôte (le vide de la toile à investir.)

Chapitre 3 : Durée du minuscule : entre instant et éternité

Alors que le nom est image fixe (rocher, fleur), le mouvement induit ne débouche pas sur un moment, non plus sur la succession horizontale de plusieurs éléments (Bachelard), d'un chemin imposé, mais bien au contraire d'un jaillissement intense, en rapport avec, si le poème était du vide, le peu de vide pour laisser passer la matière, une matière sous pression. Rapport à l'instant unique.

Le poème minuscule est donc, moins que l'aboutissement d'une création personnelle, un sacrifice de la parole destiné à garantir, à promettre une transformation conjointe. Il est pure promesse d'instant de fraternité. Le minuscule ne porte loin qu'*avec* (Guillevic)

« Il y a dans le poème, pas nécessairement chez les grands poètes, pourvu que le ton soit juste, des moments qui sont comme le bruit du torrent ou le rire d'Aglaé, des ouvertures ou des entrebâillements sur un espace autre, qui ne serait pas un autre monde, mais notre monde compris autrement. »

Philippe Jaccottet extrait d'un entretien avec Monique Pétillon, Le Monde des Livres, 15 juillet 1994.

>Poème minuscule, grain d'éternité (selon la formule de Paul Ricoeur pour désigner les instants de bonheur)

Travail de polissage (cf Guillevic, Bashô sur le temps nécessaire pour distiller ces mots) Une lente

distillation, détendant le temps. Patient comme l'érosion. D'où la nécessité d'un mot-sujet, d'un matériaux qui résiste aux manipulation, qui résiste à ce temps. Que le poète refonde et fortifie, révèle, par l'usage qu'il en fait.

Le poème minuscule serait à la fois témoin de l'instant vertical, instantanée et multiple, et produit d'un phénomène de diagenèse (sédiments se transformant en roche sous l'effet de la pression et de la température). Un mouvement de compaction suivant le temps de la pierre, qui ne se plisse que sur une échelle de temps où l'unité est le million d'année.

Chapitre 4. Forme et rythme du minuscule

A. Limite formelle du poème minuscule

François Le Lionnais, dans *L'antéantépénultième*, (OULIPO, La Bibliothèque Oulipienne, Seghers, p 51) pose le problème du plus petit nombre de mots capable de former un poème valable. Il envisage le poème « au voisinage de quatre à six mots » en mathématicien qu'il est. Une étude systématique devrait être entreprise (selon son point de vue) avec des notions empruntées à la théorie des Systèmes.

Limite basse : Monostique et distique. Rapport à l'aphorisme / plus qu'une idée, un champ imaginaire où s'investir.

Et l'unique cordeau des trompettes marines

Monostique de Guillaume Appollinaire (Chatre, Alcools):

Limite haute : Question du nombre de vers (3, 4, tercet, quatrains (dernière forme fixe et rependue, Quatrains d'Omar Khayyâm) quintil ?)

B. Le vers minuscule : rapport au mètre et à la rime

-Rapport au mètre : du monosyllabe à l'octosyllabe (?). Structure du vers : la limite de la césure. La césure vu non comme respiration mais mur, obligation de passage à la ligne, Césure-frontière invisible du minuscule.

- Rapport à la rime : fin de la rime, début du minuscule ? Place du vers libre, condition de cette forme face à la rime, enfermant souvent la forme brève dans un jeu, (jeu d'esprit, cabotinage ou comptines) qui a une vraie fonction mais autre, une utilité qui est hors du champ de cette poésie.

Expansion du vers libre au XX eme siècle favorise l'émergence d'une forme nouvelle. Héritière du haïku mais dépassant l'expression du sensible (kigo, mot-saison obligatoire dans le haïku, art d'expression et de sublimation de la nature.

C. Signes du minuscule

- La majuscule, le point, le retrait, le saut de ligne : chaque détail prend plus d'importance que dans un poème plus long. Chaque ajout handicape le poème dans sa quête de concentration.

D. Procédés narratifs

Comment faire entrer le lecteur le plus rapidement possible dans ce micro-monde, comment crédibiliser, en un ou deux mots, autour du mot-pivot, son existence ? Plusieurs moyens offerts : la conjonction Et, l'infinif, le « pour »

Chapitre 4. Espace du poème minuscule : un écrin de vide

Imprimé : Un espace vide. Question, dans un recueil, de la disposition de ces poèmes sur la page (l'usage du blanc, une page, un poème = grande valeur donné à ce poème, luxe du vide, de la place faite au poème).

Oralité : Un espace de silence. Difficulté accrue de rentrer dans un poème sitôt terminé, comment faire goûter cette forme oralement, comment créer un programme qui permet de se faire succéder

ces micro-récits sans en affaiblir la valeur individuelle ? Même question que l'espace dans la page, un silence éloignant plus l'auditeur que le blanc de la page.

PARTIE 3: Au cœur du minuscule

Chapitre 1. Haïkus et quanta : points d'ancrage et différenciation des poèmes minuscules.

Au delà des exemples cités, analyse plus précise de deux modes identifiés de poèmes minuscules : le haïku japonais et la quanta de Guillevic.

A la fois liés mais très éloignés dans le sujet (nature extérieur pour le haïkus, identification à l'objet pour la quanta) : quels recouvrements suffisamment forts pour essayer de « fonder » une nouvelle dénomination.

1. Quanta de Guillevic

Guillevic nomme les très courts poèmes (rarement plus de quatre vers) du recueil *Du domaine* des « quanta ». Par référence à la théorie de Max Planck. Le poème comme forme d'énergie. Il s'agit alors d'un poème-noyau, d'un poème-centre (imaginaire Guillevic p 180).

2. Haikus :

- Exposition de la forme et définition en prenant appui sur Bashô (XVIIème) et Tawara Machi (XX ème siècle).
- Extrait des notes de Kyoraï, disciple de Bashô sur l'art du haïku.
- Popularité de la forme au delà de ses frontières naturelles, Claudel, Kerouac)
- Le « haïku » francophone. Un net regain d'intérêt, ces dernières années, pour le haïku : bref, rapide, débarrassé de ses oripeaux mystiques et zen que des critiques occidentaux comme Etiemble lui avait trop rapidement adjoints, le haïkus inspire également des poètes francophones : mais problèmes, sans respect de la métrique, ni de mot-saison, ces haïkus n'en sont pas. Faute de terme approprié, ils sont « comme » ou « proches » des haïkus.

3. Rapport à la réduction : Haïku/Haïkai ; Quanta/sonnet ; rapport de Guillevic au haïku (cf Entretiens *Vivre en Poésie* avec Lucie Albertini)

4. Rapport au mot-noyau, au mot-saison, comme si les mots venant autour formaient un nodule de roche.

Chapitre 2. Sujets du minuscule : cartographie des frontières

Au delà de ses limites formelles et rythmiques, quelle géographie imaginaire pour le poème minuscule ? Quels lieux, quels idées, quels personnages particuliers peuplent ce genre ?

Désert (Jabès), neige (Daive), galet (Guillevic) : des éléments naturels pour dire le dénuement, la simplicité sans atteindre le vide et le silence, limite textuelle/limite géographique. (cf François Cheng, le vide et le plein)

Importance de la neige (le blanc, le vide et l'effacement, le recouvrement des choses) chez Jean Daive :

Dans la neige s'enfoncent des lieux habités : la chambre qui veilla le miroir où j'étais, le plus grand arbre du jardin où je suis. Et les sols dépossédés flottent parmi les branches, recouvrent, ouvrent tous les ciels, me perdent : Seul. Plusieurs fois. La neige. La nuit. Quelque regard où je fus.

•••

Nommer ? Le nom ne se répétait plus. Dans l'espace cinq rayons superposés réduisaient les astres, les mers, les ciels à diverses égalités. Un germe formulait les lois d'un univers magique, lumineux par les cris poussés dans des souffles de morts hors d'un monde habité.

•••

Franchis cheveux, nuques, regards. Franchis cerveau comme astre de l'esprit habité. Le long d'une eau vertébrale, je glissai traversé d'ombres.

–

Jean Daive, 1, 2 de la série non aperçue, double récit, Flammarion, 1976, 2007, pp. 39, 87, 74

C. Vocabulaire minuscule : Un vocable quotidien au service de l'extraordinaire.

Un des traits particulier et permettant de distinguer le minuscule, la simplicité du vocabulaire employé. Rien pour éloigné, ou inclure le lecteur dans un cercle référentiel fermé. Poésie de peu ? Bien au contraire, l'essentiel est dans ces mots de tous les jours.

À propos du Livre Ouvert II de Paul Eluard : « *Le lecteur découvre avec surprise que l'évènement lumineux que constitue chaque poème est fait de l'emploi de mots simples auxquels il est habitué et que, cependant, il ne reconnaît plus.* » La poésie en 1942, par A. Rolland de Renneville.

PARTIE 4 : Limites du minuscule

Chapitre 1. Poésie et silence : aux limites du dire

Une concision qui ne serait pas abandon face au vide et au silence, petite mort « avant de n'avoir plus rien à écrire » (Jean Tortel, *Ratures des Jours*) mais bien plutôt moyen de reprendre des forces, de se concentrer en un point essentiel pour les multiplier, les déployées et investir de nouveaux territoires, réinvestir la parole maîtrisée.

Question dans la pratique poétique, à force de réduire, on arrive au silence. Deux solutions ; se répéter ou étendre, rallonger. Y a-t-il une alternative ? Quelles limites pour que cette poésie concise, essentielle reste transmissible, dans son propos et son émotion ?

« Il faut ajouter qu'un poème trop court, celui qui ne fournit pas un *pabulum* (pâturage) suffisant à l'excitation créée, celui qui n'est pas d'égal à l'appétit naturel du lecteur, est aussi très défectueux. Quelque brillant et intense que soit l'effet, il n'est pas durable ; la mémoire ne le retient pas ; c'est comme un cachet qui, posé trop légèrement et trop à la hâte, n'a pas eu le temps d'imposer son image à la cire. »

Charles Baudelaire, Notes nouvelles sur Edgar Poe. Préface à : Edgar Poe, nouvelles Histoires Extraordinaires, 1859.

Chapitre 2. Poésie minuscule, poésie paresseuse ?

Une poésie facile, une poésie de coin de table ? Regard critique sur la forme. Opposé de la poésie minimaliste. Inachevée (cf terminologie), cette poésie ne serait que brouillon, qu'ébauche, que débris ou échafaudage d'un poème plus grand, plus long, d'une pièce digne de ce nom.

Chapitre 3. Contournements du minuscule : L'exemple de Paul Eluard

Dans le but de mieux diffuser, de mieux présenter, de renforcer l'impact, mais aussi, peut être, s'il n'est pas assumer, intégrer dans la poésie, moyen d'avouer à demi-mot un certain échec de cette forme.

- Le regroupement (Rencontres in Le livre Ouvert, I, OC Pléiade I, p 1030, sans titre) : la suite
- L'usage des titres (après le poème, ou élément intrinsèque du poème ?) A l'intérieur du recueil, un recueil minuscule, ensemble de poèmes avec titres, sorte de parenthèse dense et fourmillante > Onze poème de persistance (le livre Ouvert, I p 1028)
- Le recueil indépendant : les mains libres.

Chapitre 4. Diffusion et réception du poème minuscule : la brièveté comme force

Absence de diffusion organisée, absence d'anthologie. Poèmes passe-partout.

Diffusion dans la société : le défi d'internet, poèmes dans le métro...

Pertinence et avantage par rapport à l'extrait.

CONCLUSION : Définition d'un nouveau genre poétique

Un genre de poème qui se définit autant par sa forme, par l'espace occupé (humble dans sa présentation simple, sans trop d'effet typographique ou de disposition mais acceptant le luxe de l'espace de la page, un dépouillement précieux) que par son souci d'élucidation du langage dans une forme de quotidien, d'approche en mouvement de l'intime de l'autre.

Une définition qui se doit d'être souple, en mouvement, même mouvement de vide, qui laisse de la marge pour ne pas enserrer de manière artificielle cet instantané, pour ne pas trahir cette condensation libre, naturelle, ou rien ne rentre au forceps. La définition de la poésie minuscule ne serait pas écorce mais endocarpe. N'acceptant aucun débord sous peine de se déchirer.

ANNEXE 1 : Anthologie du poème minuscule

Guillevic, Pierre-albert Jourdan, René Char, Paul Claudel, Jean Tortel, Jean Daive, René Char (Matinaux, les feuillets d'Hypsos), Edmond Jabès, Jack Kerouac, Bashô, Issa, Jacques Dupin, Lorand Gaspar, Maurice Deguy, Salah Al Hamdani, Philippe Jaccottet, Picabba...

En dehors de l'espace du mémoire, il nous semble important de présenter au jury et au lecteur, tant pour justifier et donner lieu à notre propos que pour le plaisir des textes, une première anthologie du poème minuscule à partir des critères et du périmètre établi par notre étude.

Si les poèmes rassemblés seront essentiellement œuvre de poètes français, nous ne nous interdirons pas de citer des poètes du monde entier, au risque de la traduction.

ANNEXE 2 : Art poétique minuscule

Complétant le choix de textes, une anthologie de citations sur la réduction, la concision et le souci du peu chez les poètes de tous temps et de tous pays. Certaines de ces citations étant par ailleurs utilisée dans le corpus du mémoire.

[Stéphane Bataillon](#) – Janvier 2009